deurs de Kyamo nous remontons aux fêtes de l'intelligence moderne.

L'Homme Orchestre... C'est Mendès l'infatigable, nous contant, en le style si précieux que l'on sait, *Comment le Diable devint chauve*, ce qui me paraît *le Danger pour tous*, et avec ses *Irréprochables* phrases de miel, d'absinthe, d'eau de roses et de poisons, ce mauvais garnement d'auteur commet son habituel *Larcin dans le Bois* en vous exhibant ce que nos pères appelaient : la feuille à l'envers, soit pour les *Amants voyageurs et le Tigre indien*, soit, hélas ! *Pour l'Idéal qui passe*. Mais il demeure le *Poète et la Perle ! Anthithèse ou Nuance, le Reflet, l'Odeur, la Flamme et l'Image*, il a tout, il sait tout, il voit tout, jusqu'au *Portrait du mur vide*. Devant sa science du petit rien et du grand charme, c'est *l'Inutile Prévoyance* que de chercher à se garer de ses folies ; elles éclatent, sonnent et tonnent avec la prestesse d'*un Ondin de l'eau qui vire* ; on est ému, on est furieux ; c'est, car il en est le Prince, *la Revanche des Ténèbres*, en présence de la pauvre *Innocente Gageure* du lecteur qui a osé parier que, cette fois, Mendès, le cher Catulle, ne l'intéresserait plus ! (Ouff... je demande, au chapeau de l'homme orchestre, le prix de chinois ! ...)

Une Femme par Jour, pour Jean Lorrain, c'est un paquet de méchancetés très spirituelle qu'il entortille journellement d'un jupon fort élégant. Toutes les rosseries pour la tête, en émail, et qui se change à volonté. Quant aux jambes, ça finit en queue de poisson, comme les plus belles cariatides ! Tantôt il s'agit de l'aimée d'hier, tantôt il s'agit de la désirée de demain. Sous leur voilette on les distingue si mal ! Il y a la chercheuse de frisson nouveau du grand monde, la marquise célèbre que je connais, au moins il l'affirme (sacré farceur... est-ce que j'ai jamais été dans le grand monde ? ..... bon pour Lorrain, ça !) et la rôdeuse des barrières dont le sourire *savant* fait se pâmer et découvrir des étoiles aux promeneurs vicieux. D'une extrémité à l'autre de leur royaume, ce polisson de Lorrain voltige en faisant ses grâces, un peu hussardes, et ses talons rouges — de pommade raisin ou de sang — écrasent en pirouettant bien des mains de princesses. Un bijou étrange, ce petit livre, tout en long, vert pâle, ou bleu-lotus, couleur de tendre feuillage de ciguë, s'illustrant de silhouettes signées de Mittis, il vous a un air équivoque d'objet vénéneux qu'on glisse dans sa poche en regardant autour de soi avec inquiétude. C'est très joli, très parfumé, très solide même, car c'est écrit par une poigne vigoureuse, mais ce n'est pas honnête du tout (Moi aussi, j'ai mes heures de morale...), et je crois que si Lorrain s'en tire, comme il est juste, puisque c'est lui qui a le talent, ce sera peut-être M. Borel, dit le *Lotus bleu*, qui se fanera sous les verroux !

Deux fléaux qui ne vont plus l'un sans l'autre). Mais voilà que les Baduraux, après avoir fait le logement, y reçoivent la mort que leur apporte les Gâtelier, dont la fillette *a passé* en voyage. Il est à remarquer que la mort ne trouble pas le bourgeois dans les fonctions cérébrales de son état : elle est prévue, déduite, possède son coin, et, là, elle a défense de bouger (et se conforme assez naturellement à cet ordre), mais elle le trouble dans ses fonctions physiques, les plus sérieuses selon lui. Elle l'empêche de manger, de digérer, de compter, de se promener, de parler haut, de prendre ses précautions diurnes ou nocturnes, d'agir enfin selon sa direction ordinaire, qui est son bien être adapté à la préoccupation du moment. Il est clair que deux époux en vacances dans un « petit trou pas cher » ont tout calculé, sauf qu'ils y auraient à enterrer quelqu'un ! Le ménage Gâtelier jetant au ménage Baduraux ce colis funèbre est presque inconvenant. On le lui fait sentir. Et quels détails, quel emballage de ce pauvre cadavre piétiné par la rapidité qu'on met à se débarrasser de lui ! Et les confidences des deux femmes, dont l'une, *la mère*, n'osant pas pleurer devant l'autre au nom de la politesse qu'on se doit entre gens bien élevés, est aussi criminelle que l'autre, puisqu'elle accepte cet illogique fonctionnement de tous les égoïsmes gêneurs ! Les Baduraux renvoient les Gâtelier à Paris et respirent. Avec un art très froid, parfaitement égal, dans sa froideur, à la proportion de glace suspendue dans cette atmosphère de bonne bourgeoisie correcte, ce sujet vraiment terrible est traité remarquablement par Lucien Descaves, qui semble percer à jour, de sa vrille patiente de naturaliste philosophe sachant au juste où il faut creuser, toutes les existences d'Emmurés.

Les Profondeurs de Kyamo, nouvelles de J.-H. Rosny, sont le merveilleux Jules Verne à l'usage des hommes sages. L'on visite d'abord l'ancêtre, le grand Anthropoïde, et les cavernes peuplées de chauves-souris géantes toutes soyeusement blanches, grands-mères endormeuses et endormies ne pouvant plus se survivre qu'à humer le sang chaud de leurs petits enfants, les savants téméraires. Puis, on assiste aux exploits des mâles sachant dompter ou se dompter, héros de village venus plus directement des premières races de belles brutes. Enfin les cerveaux puissants qui raisonnent, et la vie et la mort, s'épanouissent en se donnant tout entiers à la joie de revivre et d'aimer. Car il y a toujours, dans les œuvres de J.-H. Rosny, contes épars ou long roman, une chaîne logiquement construite pour en soutenir les moindres arguments, une chaîne invisible qui guide le lecteur oisif, en dehors de la distraction permise, l'amène à penser, malgré lui, et des *Profon-*

DES JOUTEURS

ET

DES LUTTEURS AVIGNONNAIS.

Arles et Tarascon vantent leurs courses de taureaux ; Aix, ses processions ; Nismes, ses *ferrades :* à ces fêtes populaires, Avignon a long-temps opposé avec orgueil ses Luttes dans l'enclos de Saint-Roch et ses Joutes sur le Rhône.

Luttes et Joutes sont maintenant abandonnées ; et ce-

WELLCOME LIBRARY INSTITUTE

pendant quel enthousiasme elles ont excité chez nos pères, et même parmi nous, génération dont le berceau fut abrité sous les ailes de l'aigle de Napoléon ! Je me souviens que dans mon enfance une lutte était un événement, et cet événement ne perdait rien de son attrait à se reproduire plusieurs fois dans l'année. Quant aux joutes, elles étaient plus rares, mais en revanche, comme les Avignonnais étaient heureux lorsqu'ils pouvaient, des deux rives du fleuve, du vieux pont de pierre, du haut du Rocher-des-Doms, des toits des maisons qui bordent le port, suivre le rapide passage des bateaux où se trouvaient les deux adversaires armés de longues lances ! Que d'applaudissements et d'acclamations pour le vainqueur ! Quels éclats de rire accompagnaient la chute du vaincu et le moment où, les vêtements collés sur le corps, il atteignait le rivage, laissant derrière lui un long sillon humide !

La foule ouvrait un large passage au nouveau Triton qui, dans le cabaret voisin, allait bientôt oublier sa mésaventure. Les accidents entre lutteurs étaient moins gais. Le jeu dégénérait en combat réel, et trop souvent, il fallait emporter de l'arène l'athlète trahi par ses forces, qu'un heureux antagoniste avait, pour ainsi dire, cloué au sol.

Quelquefois, l'issue de la lutte était douteuse ; les opinions se partageaient entre les assistants, des cris s'élevaient ; de bonnes et franches locutions en pa-

tois circulaient de rang en rang ; le dépit s'en mêlait, et l'autorité intervenait pour éviter une lutte générale, une collision en masse.

Parfois encore un lutteur émerite, un vieillard aux longs cheveux blancs, mais dont les formes et les muscles respectés par les années, accusaient l'ancienne vigueur, donnait à haute voix son sentiment, et chacun se soumettait au juge improvisé. A nous enfants, on racontait alors les triomphes de cet athlète, tant de fois couronné ; on dénombrait toutes les *tasses* d'argent qu'il avait remportées, et l'heureux vieillard souriait à ces récits, murmurés de toutes parts ; il se reportait aux jours où un sang plus chaud circulait dans ses veines. Il arrivait encore qu'un doute, un mot imprudent venaient colorer son front ; il se dépouillait de sa veste, il montrait à nu ses bras nerveux ; et malheur au jeune imprudent qui répondait à cette provocation! Une prompte chute venait prouver aux Avignonnais que le vieux lutteur n'avait point oublié les secrets et les ressources de son art.

La lutte remonte à la plus haute antiquité. La Bible et les œuvres d'Homère l'attestent, « ces deux livres » vénérables, les premiers de tous par leur date et par » leur valeur, presque aussi anciens que le monde et » qui sont eux-mêmes un monde pour la pensée. » Dès les premières pages de la Genèse nous voyons Jacob lutter avec un Ange. Comme dit le poète :

Des monts de Phanuel l'ombre était descendue,
Et le calme du soir régnait dans l'étendue,
Quand un Ange apparut à l'époux de Rachel.
Il le voit, il s'élance et l'entraîne en sa chute ;
Et quand le jour finit la lutte,
L'Ange bénit Jacob et le nomme Israël.

Il serait trop long de citer ici tous les passages de l'Iliade, de l'Odyssée et même de l'Enéïde dans lesquels sont retracés en beaux vers les combats des lutteurs. L'autorité de l'histoire confirma plus tard les brillantes descriptions des poètes. A Sparte, non-seulement les hommes, mais encore les jeunes vierges s'exerçaient à la lutte ; et à Athènes, Socrate ne dédaigna point de descendre dans l'arène. C'est ainsi que les Grecs acquirent cette adresse, cette intrépidité, cette vigueur si redoutables aux nombreuses armées du grand Roi. Un peuple jaloux de sa liberté et enthousiaste des jouissances que procurent les arts, un tel peuple ne pouvait manquer de favoriser une institution qui tendait à développer le corps et à lui donner ces belles proportions où par le plus heureux mélange, la grâce s'unit à la force, l'élégance à la vigueur.

Rome, vertueuse et républicaine, élevait de même ses jeunes hommes ; c'est par les exercices du gymnase qu'ils préludaient aux travaux plus mâles de la guerre. Lorsque la corruption eut, avec les dépouilles des nations vaincues, pénétré dans l'enceinte de la ville éter-

nelle, alors la lutte, le ceste, le pugilat furent remplacés par les combats de gladiateurs, et par le spectacle des esclaves et des martyrs exposés aux tigres et aux lions. Alors aussi Rome marcha à grands pas vers sa ruine ; et bientôt les peuples du nord vinrent demander compte au peuple romain de tout le sang innocent répandu dans ses jeux, et qui avait rougi le sol du Colysée.

Dans le moyen-âge où la force tint souvent lieu de droit, la lutte ne fut point négligée. De semblables exercices étaient nécessaires pour que le guerrier pût porter facilement sa lourde armure, et manier sa hache d'armes, sa lance dont le poids épouvante aujourd'hui une génération abâtardie.

La découverte de la poudre à canon fut le signal de mort de la chevalerie, qui s'éteignit avec Bayard, au pied du chêne de Romagnano. Dès ce moment la force du corps ne fut plus estimée. Un mousquet, dans les mains d'un Thersyte, suffit pour renverser un Achille.

Assurément l'école du peloton est plus utile à nos soldats que l'éducation des athlètes de Némée ou d'Olympie. Néanmoins des athlètes supporteraient plus facilement les marches forcées, les rigueurs du bivouac, l'intempérie des saisons. Pendant les longues et glorieuses guerres de la révolution et de l'empire, les sables de l'Egypte, les boues de la Pologne, les glaces de la Russie ont été plus meurtriers pour nos braves soldats que le fer et le feu de l'ennemi.

L'Allemagne nous a montré la route qu'il faut suivre. Sur cette terre où les peuples ont pris l'initiative et devancé les gouvernements, la gymnastique est honorée, cultivée comme à Athènes, comme à Sparte. C'est une branche de l'éducation de ces universités allemandes si renommées. Le célèbre Ianh, l'auteur de la *Nationalité*, a donné lui-même des leçons de gymnastique; et lorsque l'indépendance de la patrie fut menacée, Ianh vint grossir les rangs de la Landsturn prussienne avec trois mille étudiants, qui répétaient en chœur le *Vœu du Gymnaste.*

« Je t'ai dévoué mon cœur et mon bras, ô pays plein » d'amour et de vie, ô Allemagne, ô ma patrie ! »

« Grand Dieu ! fais-moi acquérir la force du cœur » et du bras, afin de vivre et de mourir pour la sainte » patrie ! »

Honorons l'intelligence, mais ne méprisons pas la force, ce premier principe de la nature, aujourd'hui surtout que les découvertes de la physiologie ont prouvé que l'âme d'Homère se trouverait plus à l'aise dans le corps d'Hercule.

de leurs grandes sœurs qui connaissent les amertumes de la liberté et la tristesse des soirées familiales; elles ont, pendant que se hâtent les couturières, gardé les robes de pension, tulipes noires rayées de vert ou d'orange : çà et là les élégances bleu-marine du Sacré-Cœur. Pendant quelques jours les rues graves du faubourg Saint-Germain sont pleines de grandelettes fleurs qui marchent.

Le Congrès de Londres. — Je trouve dans les comptes-rendus cette phrase d'orateur qui me fait croire à un concours agricole : « Nous avons pour but l'amélioration de la classe ouvrière. » Sera-t-elle charentaise, limousine ou normande ? Cette pauvre classe ouvrière donne bien en effet l'idée d'un troupeau de bœufs, troupeau caserné en wagons et les wagons par erreur attelés à un train express.

La veille, à Hyde-Park, il y avait eu un meeting plus drôle que toutes les paroles. Chaque orateur était debout dans une voiture; comme la pluie avait détendu la peau des grosses caisses, on n'oyait rien que d'obscurs coups de gueule : M. Jaurès, casque en tête, apostrophait, en excellent français, la pluie anglaise ; mais la pluie anglaise, méprisante et sourde, pleuvait, pleuvait toujours. Le casque de M. Jaurès, tout éplumé, n'est plus bon qu'à faire une marmite électorale.

Mais je ne puis me rire de la mascarade socialiste avec la verve que donnerait la vie en un tel milieu ; je ne connais de ce monde que deux ou trois personnages fort intelligents qui s'y égarèrent et qui en reviendront — par un des deux chemins. Si l'on voulait sur ces gens lire d'étonnantes satires, il faudrait s'adresser à un petit journal, *Le Rifflard*, dont le titre, absurde, dit mal l'intérêt : il est tout entier rédigé par M. G. Otto qui à une grande liberté d'esprit, à un talent net et neuf, joint, pour moi, l'attrait d'un être énigmatique.

M. Spuller. — Ainsi que s'exprime obligeamment M. Claretie, Eugène Spuller est enfin entré dans l'histoire, — par l'escalier de service. C'était un gros homme, rude, gauche, tout surpris d'être quelque chose, lui qui n'avait jamais songé à être quelqu'un. Affreusement naïf, il mandait à Gambetta, en 1871 : « C'est la première fois que je t'écris après la longue collaboration des six mois de la guerre ; je veux en profiter pour te dire que ces six mois suffisent pour embellir et charmer toute ma vie. » On savait déjà que ces journées de sang, que ces nuits de larmes avaient été pour quel-

REVUE DU MOIS

ÉPILOGUES

L'Académie Goncourt. — Fin de Juillet. — Le Congrès de Londres. — M. Spuller. — La Propriété littéraire. — Vie d'Etienne Dolet. — Le pain pour tous. — La Statue de Verlaine. — La Statue d'Alexandre Dumas fils. — A Médan.

L'Académie Goncourt. — On sait les huit : Daudet, Huysmans, Mirbeau, les frères Rosny, Hennique, Margueritte, Geffroy. Aucun assemblage de noms littéraires ne pouvait être moins caractéristique, ni moins compromettant, sommaire d'une revue prudente qui mêlerait fructueusement les étoiles et les utilités. Ce pauvre M. de Goncourt pour qui Alphonse Daudet était un « jeune », toujours interpellé « mon petit », il se croyait un ancêtre et n'était qu'un vieillard ! Les ancêtres aiment et les vieillards détestent les « enfants ». Il n'a jamais pu admettre qu'il y eût une littérature plus récente que la sienne, et contradictoire : s'il avait lu *En route,* il eût effacé le nom de M. Huysmans, mais il ne lisait rien. Ses jugements s'en rapportaient à des souvenirs, à des conversations, à des médisances et même à des calomnies, car chacun travaillait à exiler son voisin des bonnes grâces du maître. C'est pourquoi la liste trouvée n'avait plus que huit noms : « Vous avez de la chance, il est mort au moment où il commençait à effacer »; par ces paroles, M. Lefèvre de Béhaine salua les membres de l'Académie future. M. Rochefort, connaisseur en bibelots, avoue des doutes sur la valeur notamment des japonaiseries d'Auteuil; il suppose que les rentes des académiciens n'iront guère au-delà de douze cents francs. C'est le tarif de la Coupole, — avec en moins les dîners, les génuflexions et ce rien de gloriole ridicule dont jouit nécessairement un homme déguisé en grenouille. J'espère; je souhaite des ventes enthousiastes; je veux que les six mille francs s'accomplissent selon le vœu pieux du grand et charitable écrivain : ainsi M. Alphonse Daudet sera à l'abri du besoin.

Fin de Juillet. — C'est un moment unique et charmant dans les rues graves du faubourg Saint-Germain : toutes ces fines fillettes un peu pâles exultant autour